

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 40

Artikel: Ces gosses !
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-222108>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>



BONNE RÉCLAME

LES expositions ont vécu ! Sierre, le Comptoir, la Saffa, laissent à ceux qui les ont visités, de beaux souvenirs. C'est entr'autres le cas, paraît-il, pour David et Jeannette Daclens qui s'arrêtèrent à l'exposition valaisanne au cours de leur voyage de noces.

Après avoir parcouru toute une longue journée les stands et les pavillons de dégustation, attendant tranquillement, des heures durant, la râclette traditionnelle, contemplé placidement les graphiques de l'assurance, de l'hygiène sociale et ceux de Châteauneuf, ouï patiemment les porte-voix de M. Musy, les jeunes époux fatigués se mirent en quête d'un gîte pour y passer la nuit. Jamais le chef-lieu de la Noble Contrée n'avait vu telle affluence de visiteurs. Tous les hôtels étaient bondés. Aussi Jeannette et David envisageaient de dormir à la belle étoile ou à la salle d'attente lorsqu'un aimable bourgeois de la cité, ému de leur infortune, leur offrit généreusement l'hospitalité. C'était un marchand de meubles.

— Vous trouverez, dit-il aux jeunes mariés, deux canapés dans mon magasin, sur lesquels vous pourrez attendre l'aube assez confortablement !

Et il les amena chez lui tandis que le couple enchanté se confondait en remerciements.

Restés seuls dans l'amoncellement des fauteuils, des commodes et des armoires à glace, David et sa Jeannette, avant de se coucher, examinèrent curieusement les lieux. Ayant soulevé un grand rideau qui fermait le fond de la pièce sur toute sa largeur, ils aperçurent au-delà, dans une sorte de véranda, un superbe lit complet, à deux places.

— Nous y serions plus à l'aise... remarqua la jeune épouse.

— Ma foi, oui ! s'écria le mari.

Sans hésitation, nos deux tourtereaux se glissèrent entre les draps blancs qui « sentaient le neuf ». Ils y passèrent une bonne nuit et la ville était déjà réveillée qu'ils y dormaient encore du sommeil des justes.

Mais un vacarme assourdissant fait d'exclamations et de rires les tira des bras de Morphée. De l'extérieur, c'est-à-dire de la rue, la foule les regardait et manifestait sa bonne humeur.

Les dormeurs, dressés sur leur séant, ouvraient des yeux terrifiés. Était-ce un vilain rêve ?

Heureusement qu'un employé du « Mobilier complet » vint abaisser le store pour leur faciliter le lever.

Les époux eurent ainsi l'explication du mystère. Ils avaient passé la nuit dans la vitrine !

A. Mex.

Quand Israël s'amuse... — Voici encore une agréable farce empruntée aux très spirituelles « Histoires juives » de Raymond Geiger.

Lévy va trouver Bloch et lui dit :

— Bloch, tu sais, que je marie ma fille demain ?

— Oui.

— Tu sais aussi, que je lui donne cent mille francs de dot ?

— Oui.

— Seulement voilà : je n'ai que cinquante mille francs. Peux-tu me prêter les cinquante mille autres ?

Bloch se gratte la tête :

— Non, malheureusement, non. Je viens de payer mon échéance, et je suis à sec. Seulement, je puis te donner un excellent conseil.

— Quoi donc ?

— Et bien, chez le notaire, lorsqu'on te demandera l'argent de la dot, tu sortiras tes cinquante mille francs, et tu les posera sur la cheminée, devant la glace. Cinquante mille francs devant, cinquante mille francs derrière, ça fait cent mille francs.

— J'y avais pensé. Malheureusement, je n'ai que ceux de la glace !

LE FRUIT DÉFENDU

LE premier article du règlement intérieur du Jardin d'Eden disait : « On ne fera pas de confiture avec le fruit défendu ». Adam et Eve ont désobéi, ils ont été punis. Malgré ce terrible avertissement, l'humanité perverse continue !

Des lecteurs sceptiques me poseraient-ils la question : « Qu'est-ce que le fruit défendu ? » Et que je leur réponde : « En êtes-vous là, malheureux ? Ignorer l'essence du fruit défendu ? »...

On désigne ainsi le Pêché, ou, tout au moins, une des multiples « occasions » qui peuvent le suggérer ! Quand nous étions petits, le fruit défendu était les prunes, — oh ! combien juteuses ! — de la vieille voisine, ou les poires du vieux monsieur ! Maintenant, le fruit défendu, c'est toute chose sur laquelle notre main ne devrait point se porter, notre œil concupiscent darder son regard coupable, notre oreille tendre son indiscret pavillon, comme aussi notre bouche gourmande ne devrait effleurer... Si l'on en croit le moraliste parmi nous, tout est fruit défendu, puisque tout peut induire l'homme en tentation. Comment retenir la main qui veut étreindre, le bras qui veut attirer ? Allez clore la narine qui subodore la chair fraîche ! Tentez d'obturer la conque rose qui écoute ce qu'elle ne doit point ouïr !...

Mes pauvres chers, où allons-nous ? — Tout bonnement à la perdition, à l'enfer ! Il n'y a qu'en cet endroit que rien ne nous tentera plus !

Je propose un remède héroïque : mobilisons les oisifs, ordonnons leur de fabriquer des milliers de petits écriteaux, lettres de feu ombrées de larmes de sang : « Fruit défendu » que l'on accrochera partout où niche la tentation aux griffes de vautour ! Ainsi, chacun connaîtra la tentation à fuir !

Qu'ai-je dit ? Consteller les mignonnes petites chevilles féminines, les... tout ce qui rend la femme si adorablement tentante de petits écriteaux, comme on a l'habitude de désigner, ici et là : « Contour dangereux ! »

Alors quoi ! la vie en deviendrait impossible ! Que faire ?

Continuer à pécher, tout simplement, hélas !...
St-Urbain.

BIEN SUR... !

LE les ai vus s'avancer, s'arrêter, repartir pour s'arrêter encore, — un peu vacillants, — au bord du trottoir humide. Le café n'est pas loin, pourtant, d'où ils sortent, mais il faut croire qu'ils souffraient d'une très vieille et tenace fatigue, car leur pose se prolonge, se prolonge...

Il y en a un qui est de « chez nous », ça, j'en suis sûr. Mais l'autre ? L'autre avec sa grande barbe noire, et son turban, et son teint sombre, et toute cette nonchalance orientale, qu'est-ce que c'est ? un Egyptien ? un Algérien ? un Marocain ? Moi, je penche pour le Marocain, puisqu'ils sont à la mode. En tous cas, c'en est un de par là-bas ; très loin. Et un que notre vin blanc ne dégoute pas, sûr... Le Vaudois, lui, se tient mieux, — l'habitude, évidemment, — et c'est à peine si son chapeau penche un peu plus sur l'oreille qu'il ne faudrait. Je l'entends faire des remontrances d'une voix attendrie, émue, convaincante :

— Te voilà frais ; qu'est-ce qu'ils vont penser à l'hôtel quand tu rentreras dans cet état ?

Des remontrances qu'il n'ont pas l'air de porter car l'autre de répondre avec un bel organe oriental, chaud, chantant, où l'accent met des brusques rocailles :

— On est pas vaudois pour des prunes...

Non, en effet... Francis Gaudard.

Ces gosses ! — Entendu dans un café, à Bex.

Le papa (avançant un verre de sirop à son garçonnet âgé de 5 ans assis à proximité de la table) Tiens, mon petit !

L'enfant (dédaigneux)... Suis plus dans une poussette... peux me servir seul !

Automobilisme. — Cocher... cocher... arrêtez..., nous sommes arrivés !

— J'peux pas, mon bourgeois, j'ai oublié le système ; mais quand il n'y aura plus de pétrole, nous nous arrêterons tout seuls...

LE TAPEUR PRUDENT

Jamais vous n'auriez rencontré Weissmann sans qu'il vous empruntât quelque argent.

Certes, il y mettait une certaine discrétion et ne vous réclamait jamais aucune somme sérieuse. Tantôt c'était dix francs pour payer un taxi ou un louis pour pouvoir dîner.

D'ailleurs, chaque fois, le lendemain il vous envoyait par la poste le montant de votre générosité.

Un jour, un de ses amis intimes le réprimanda :

— Mon cher Weissmann, tu n'es pas sérieux. Comment se fait-il qu'un homme dans ta situation en soit constamment réduit à solliciter toutes ses connaissances.

Weissmann regarda précautionneusement autour de lui et répondit à voix basse :

— J'l vais te dire... C'est justement à cause de ma situation. Si je ne tapais pas les autres, ce sont eux qui me taperaient tout le temps.

Le Véritable Messager boiteux de Berne et Vevey pour 1929. — Editeur : Société de l'Imprimerie et Lithographie Klausfelder, Vevey. — Prix : Fr. 0,60

Pour la 222^{me} fois, le doyen des almanachs romands sort de presse, apportant à ses nombreux lecteurs, dans la forme si cordiale qu'il a su garder à travers les âges, quantités de renseignements utiles, d'historiettes, d'articles scientifiques, de bons mots fréquemment commentés par d'amusants dessins.

Traditionnaliste convaincu, attaché par toutes ses fibres à la bonne terre de chez nous, le **Messager Boiteux** dit de bien jolies choses dans un charmant avant-propos signé A. Roulier, un pénétrant écrivain de la Suisse romande. Il faut lire cet article respirant le bon sens et fleurant l'optimisme, comme faut lire « La Chanson du Moût », une très agréable nouvelle posthume d'Adolphe Ribaux.

La partie documentaire de l'almanach est toujours l'objet des soins les plus minutieux. Sa table des foires est indispensable à l'agriculteur. — B. C.

MONSIEUR SE PROMÈNE

DÉPUIS qu'il est pasteur de la paroisse de Biollens, M. Merlet a pris l'habitude de visiter ses paroissiens durant l'après-midi, c'est-à-dire à l'heure où, « la reposée » étant achevée, on s'apprête à reprendre le travail.

Les esprits chagrins trouveront là une occasion de blâmer M. Merlet. Ils lui rapprocheront de détourner les paysans de leur besogne et de négliger volontairement les nécessités matérielles de l'existence. D'un mot, M. Merlet pourrait leur répondre. Il n'aurait qu'à citer la parole de l'Écriture où il est dit que « l'homme ne vit pas de pain seulement ». Il ne le fera pas, ayant pour principe d'aller droit son chemin, sans s'occuper le moins du monde de ses détracteurs. Du reste, il a pesé le pour et le contre avant de prendre une décision de cette importance.

A vrai dire, un pasteur de campagne n'osera guère se présenter le matin chez ses paroissiens alors que les hommes sont aux champs et que les femmes préparent le repas de midi, tout en gérant mandant leur progéniture. Il n'ira pas non plus le soir, quand les travailleurs reviennent, fatigués, s'asseoir autour de la soupière fumante. Reste donc l'après-midi, le moment le plus favorable parce qu'il y a eu d'abord le repas pris en commun, puis la longue reposée qui dure une heure et demie à deux heures. Après cette halte bienheureuse au milieu d'une journée pénible, on se lève on s'étire, on s'assied de nouveau, on se relève pour voir si le soleil est encore haut dans le ciel on pousse légèrement le volet pour le ramener vivement à soi à cause de la lumière aveuglante. Sans se presser, on cherche ses souliers et, peu à peu, on s'habille doucement au mouvement, à la vie, au travail. Au bas de l'escalier, on s'assied à l'ombre devant la maison, on jette un coup d'œil au journal, on lève les yeux pour reconnaître les rares passants qui s'en vont nonchalamment dans la rue. Et il arrive parfois que l'on distingue une silhouette noire qui s'avance à petits pas et l'on dit : « Tiens, voilà monsieur le pasteur qui vient nous faire une visite, quelle bonne idée ! »

Tout cela, M. Merlet le sait ; il en a acquis la certitude depuis cinq ou six ans qu'il a l'honneur d'être le conducteur spirituel de la paroisse de Biollens.